

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra (du 1er au 8 octobre 2023). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. C. Trottmann, R. Chenez, V. Bunel, P. A. Bénos-Djian... Ted Huffman / Damien Guillon.

C'est avec l'un des principaux succès de la mouture 2022 du Festival d'Aix-en-Provence que s'ouvre la saison 23/24 de l'Opéra de Rennes, une production du *Couronnement de Poppée* de **Claudio Monteverdi** signée par le metteur en scène new-yorkais **Ted Huffman**. On y retrouve la scénographie spartiate de **Johannes Schütz** (ici reprise et adaptée par **Anna Wörl**), qui se distingue avant tout par cet énorme tube – moitié noir moitié blanc – qui reste suspendu au-dessus des protagonistes la soirée durant, comme un symbole de dualité entre le bien et le mal tout autant que leur fatal destin. Mais surtout **Ted Huffman** fait du vrai théâtre en musique, crée des personnages de chair et de sang, travaillés par l'ambition, et soumis à l'impitoyable dictature de leurs pulsions. Le physique des chanteurs permet de les dénuder et de faire parler leurs corps, à l'instar de la scène "trioliste" entre Poppée, Néron et Lucain, quand le duo final s'avère également d'un rare érotisme.



Presque entièrement renouvelée par rapport aux représentations aixoises, la distribution se montre du même haut niveau. A commencer par le contre-ténor étasunien **Ray Chenez** qui compose un Néron névrotique et sadique, avec un regard et une expression inquiétants, et qui convainc sans réserve autant par le jeu, très vif, que par le chant, d'une exceptionnelle autorité. A ses côtés, **Catherine Trottmann** peut paraître un peu trop charmante, douce et sincère pour incarner la manipulatrice et carnassière Poppée – car comment ne pas fondre devant la beauté de la voix et la musicalité sans faille de l'artiste, la jeunesse, la beauté et la sensualité qu'elle dégage, notamment dans les nombreux baisers et caresses qu'elle échange avec l'Empereur romain.

C'est également une grande émotion que suscitent la plénitude et la chaleur du timbre de la mezzo française **Victoire Bunel** (en Octavie) : son « *Disprezzata regina* », comme son adieu à Rome, comptent parmi les plus intenses moments de la soirée. De son côté, la jeune basse **Adrien Mathonat** possède toute la prestance de Sénèque, avec un grain de voix superbe, et toute

la grande flexibilité exigée par ce répertoire. Déjà présent à Aix dans le personnage d'Othon, **Paul-Antoine Bénos-Djian** réitère sa performance, avec de splendides vocalises, chaque fois plus assurées et variées dans leurs inflexions. **Maïlys de Villoutreys** est une Drusilla délicieusement fruitée, tandis que le contre-ténor **Paul Figuier** campe les deux rôles de travestis que sont Arnalta et la Nourrice avec beaucoup d'aplomb, mais sans les excès habituellement liés à ces deux figures. Mentionnons, enfin, le délicieux Amour de **Camille Poul** tandis que **Sebastian Monti** (Lucaïn), **Thibault Givaja** (Libertus) et **Yannis François** (Le Licteur) complètent avec bonheur la distribution vocale.

Au pupitre, le chef rennais **Damien Guillon** dirige son ensemble **Le banquet céleste** avec autant de prudence philologique que de sensibilité dramatique. Malgré une instrumentation légère, il offre une lecture ample et charnue, souple, nerveuse et richement colorée de la magnifique partition de Monteverdi. Et c'est un succès amplement mérité que toute l'équipe artistique obtient au moment des saluts !

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra (du 1er au 8 octobre 2023).
MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. C. Trottmann, R. Chenez, V. Bunel, P. A. Bénos-Djian... Ted Huffman / Damien Guillon. Photos © Laurent Guizard

VIDEO : Ambroisine Bré et Eve-Maud Hubeaux chantent « *Pur ti miro* » dans *Le Couronnement de Poppée* de Monteverdi.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 4 octobre 2023. JANACEK : L’Affaire Makropoulos. Susanna Mälkki / Krzysztof Warlikowski.

La reprise de la production de *L’Affaire Makropoulos* (1926) de **Leos Janáček**, imaginée par **Krzysztof Warlikowski** en 2007 et reprise plusieurs fois ensuite, est un événement à ne pas manquer, tant son travail n’a pas pris une ride, que ce soit dans la progression dramatique ou l’expression visuelle, d’une beauté plastique réglée dans le moindre détail.



Initiée au début des années 2000, la carrière lyrique de **Krzysztof Warlikowski** prit un envol considérable avec ses premières productions parisiennes, dont *Iphigénie en Tauride* de Gluck en 2006, puis *L’Affaire Makropoulos*, l’année suivante. Le parfum de scandale entourant la plupart des mises en scène proposées par le Polonais a souvent été propagé par l’incompréhension suscitée par sa fascination pour toilettes et lavabos, à laquelle le présent spectacle ne fait pas exception. C’est pourtant ici un ajout qui trouve tout son sens, tant Warlikowski oppose le monde léché de la représentation sociale – ici incarné par les lignes épurées d’un superbe cinéma des années 1950 – aux réalités plus sordides de la vie privée : Emilia Marty, alias Elena Makropoulos, n’est-elle pas cette femme sans foi, ni loi, prête à tout, y compris offrir son corps au tout-venant, pour récupérer sa recette d’immortalité ?

Tout au long du spectacle, des images filmées associent l’héroïne aux grandes stars du cinéma d’antan, dont Marilyn

Monroe : c'est précisément avec sa robe soulevée par l'aération qu'Emilia Marty apparaît, soulignant autant son charme irréprensible que sa fragilité psychologique, ainsi suggérée dès le début de l'action. En experte de la dissimulation, l'héroïne se joue de tous les looks, plus glamours les uns que les autres, démontrant ainsi sa capacité à endosser tous les rôles, à l'instar d'une star de cinéma. L'exploration de son caractère, fouillé comme jamais, permet de se jouer du statisme de l'action (particulièrement présent ici), de même que la variété visuelle des différentes scènes, aux changements d'atmosphère irréels et fascinants, magnifiés par des éclairages de toute beauté (notamment lorsque la scène du cinéma se soulève pour dévoiler sa structure métallique). On aime aussi la capacité de Warlikowski à faire surgir l'émotion là où on ne l'attend pas : les deux faux duos d'amour entre Marty et son fils Albert Gregor (qui ignore tout de ses origines) sont ainsi un sommet d'intensité expressive, particulièrement quand les interprètes s'effondrent de chaque côté de la porte qui les sépare, soulignant autant leur proximité que leur impossible liaison.

C'est peu dire qu'on retrouve en **Karita Mattila** une chanteuse au tempérament bouillant, à même de faire vivre son personnage d'une folle aisance, comme jadis Angela Denoke sur le même plateau. Si la Finlandaise n'a plus l'âge du rôle, ce qui s'entend aussi au niveau du timbre fatigué, elle continue à imposer cette présence scénique à nulle autre pareil, d'une sincérité émouvante jusque dans les saluts, où sa complicité avec orchestre et public est évidente. Malgré une projection parfois limitée dans les dialogues, Mattila reste une technicienne hors pair, qui connaît l'état et les limites de sa voix, pour donner le maximum de ses moyens, en toute circonstance. Face à cette grande artiste, toujours aussi émouvante, **Pavel Černoch** (Albert Gregor) s'impose à force de clarté d'articulation et de brio. Mais on aime peut-être plus encore les seconds rôles truculents, notamment le pénétrant Kolenaty de **Károly Szemerédy** ou l'irrésistible vieillard

libidineux de **Peter Bronder**. De quoi donner une vitalité théâtrale particulièrement soutenue autour de l'héroïne.

Enfin, la direction de **Susanna Mälkki** démontre encore une fois tout son amour pour ce répertoire, à force d'attention aux équilibres et de précision rythmique. A peine pourrait-on souhaiter, ici et là, une bride un rien plus relâchée pour faire davantage pétiller la savoureuse orchestration de Janáček, mais l'essentiel est là, bien porté par un **Orchestre de l'Opéra de Paris** très engagé pour l'occasion.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 4 octobre 2023. JANACEK : L'Affaire Makropoulos. Karita Mattila (Emilia Marty), Pavel Černoch (Albert Gregor), Johan Reuter (Jaroslav Prus), Károly Szemerédy (Maître Kolenaty), Nicholas Jones (Vitek), Ilanah Lobel-Torres (Krista), Cyrille Dubois (Janek), Peter Bronder (Hauk-Sendorf), Orchestre et Chœur de l'Opéra national de Paris, Ching-Lien Wu (chef de chœur), Susanna Mälkki (direction musicale) / Krzysztof Warlikowski (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra National de Paris, à Bastille, jusqu'au 17 octobre 2023. Photo : Bernd Uhlig / ONP.

VIDEO : Trailer de « L'Affaire Makropoulos » de Leos Janacek selon Warlikowski à l'ONP

CRITIQUE, concert. MONACO,

Auditorium Rainier III, le 1er octobre 2023. MAHLER / TCHAIKOVSKY. Orchestre Philharmonique de Monte- Carlo, Matthias Goerne (baryton), Nathalie Stutzmann (direction).

Tout juste une semaine après [une fabuleuse exécution de la monumentale Deuxième Symphonie de Mahler](#) (dirigée par Kazuki Yamada), l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo brille à nouveau de 1000 feux, mais sous la battue de **Nathalie Stutzmann** cette fois. En quelques années, la célèbre contralto française est devenue l'une des baguettes les plus recherchées au monde, tant dans le domaine lyrique (elle vient de diriger au prestigieux Festival de Bayreuth cet été !) que symphonique (elle est directrice musicale des deux grandes formations américaines que sont les Orchestres Symphoniques de Philadelphie et d'Atlanta !). Elle est accompagnée ce soir par le non moins célèbre baryton allemand **Matthias Goerne**, à qui sont dévolus – en première partie de concert – quelques-un des plus beaux *Lieder* du vaste cycle que constitue "*Des Knaben Wunderhorn*" ("Le Cor merveilleux de l'enfant") de **Gustav Mahler**.



Manifestement inspirés par l'ouvrage mahlérien, chanteur et cheffe distillent une atmosphère dépouillée mais ample, façonnent un climat délicat, évocateur et affirmé à la fois, élaborent de formidables ombres et saveurs toutes mahlériennes, entretiennent avec ferveur et précision tant de sentiments et situations abordées avec douceur ou fermeté par les textes eux-mêmes – ainsi que par un **Matthias Goerne** en état de grâce. A la fois héroïque, lyrique ou fantasque, le baryton s'adapte avec ductilité aux changements imposés par chacun des textes retenus, tandis que l'OPMC s'impose en brodant sa splendide partie orchestrale, totalement indispensable à l'établissement de la magie Mahler. Du monde de la frivolité à celui de la mort, de la comptine à la légende, du drame au comique, tant le soliste que la cheffe suggèrent à merveille chaque situation avec un profond dépouillement et un tempérament mémorable. Le public monégasque fait un triomphe légitime à ces deux immenses artistes.

En seconde partie de concert, place à la finalement assez rare *Quatrième Symphonie* de **Piotr Illitch Tchaïkovsky**, généralement délaissée au profit des plus célèbres "*Pathétique*" ou 5ème. Irréprochable de bout en bout, la phalange monégasque est un allié de choix dans cette interprétation éminemment romantique et lyrique, sous la battue de **Nathalie Stutzmann**, qui préfère l'hédonisme à l'âpreté de certaines lectures (notamment slaves). Ouvert par la fanfare de cuivres, on apprécie, dans l'*Andante sostenuto* initial, le lyrisme et le *legato* des cordes tandis que les cuivres entretiennent un sentiment d'urgence, de péril et d'accablement. La cheffe utilise les masses orchestrales pour appuyer le climat de menace sourde, sans sacrifier la clarté du discours, ni l'équilibre entre les pupitres. L'*Andantino* apporte un moment plus apaisé et insouciant, riche en nuances et variations rythmiques, sur un *tempo* assez lent où se distinguent plus particulièrement hautbois et bassons. Célèbre et très attendu, le *Scherzo* affiche une belle dynamique, particulièrement jouissive, entretenue par des *pizzicati* possédant tout le tranchant ici requis, faisant contraste avec les stridences des bois. Le *Finale*, très théâtral, parvient avec beaucoup d'à-propos à entretenir un climat d'inquiétude – avant la cavalcade finale, ardente et enflammée, ponctuée par les sonneries du destin...

CRITIQUE, concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 1er octobre 2023. MAHLER : *Des Knaben Wunderhorn*. TCHAIKOVSKY : *Quatrième Symphonie*. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Matthias Goerne (baryton), Nathalie Stutzmann (direction). Photos © Jean-Louis Neveu & Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Nathalie Stutzmann dirige la *Cinquième Symphonie* de Tchaïkovsky (Bucarest, 2018).

**CRITIQUE, concert. BRAGANCE,
Théâtre municipal, le 29
septembre 2023. MOZART /
BEETHOVEN. Orchestre
Symphonique de la Principauté
des Asturies, Esther Hoppe
(violon), Nuno Coelho
(direction).**

[La troisième édition](#) du *Festival international de musique* "**Bragança ClassicFest**" a débuté le 29 septembre (et se poursuit jusqu'au 7 octobre), dans la ville d'art et d'histoire de Bragança, cité patrimoniale exceptionnelle dans le nord-est du Portugal, tout proche de la frontière espagnole. Sous la direction artistique **Filipe Pinto-Ribeiro**, le pianiste portugais a toujours autant à cœur d'associer de superbes lieux historiques à des programmes musicaux de haute qualité. De grands solistes et ensembles instrumentaux vont ainsi s'y succéder (soulignant l'ampleur internationale de l'événement) – comme le violoncelliste **Christian Poltera**, la soprano **Julia Muzychenko**, la violoniste **Esther Hoppe** ou encore l'**Orchestre symphonique de la Principauté des Asturies**.



Et ce sont ces deux derniers artiste et ensemble qui étaient réunis pour le **Concert d'Ouverture**, en ce vendredi 29 septembre, qui s'est déroulé dans le flambant neuf et superbe **Théâtre municipal** dont la ville s'est dotée à deux pas de son vieux cœur historique. Et ce fut une belle rencontre entre la violoniste suisse, qui a remporté nombre de prestigieux concours internationaux et qui joue sur un Stradivarius de 1722, et la formation orchestrale espagnole, basée à Oviedo, et ici dirigée par son directeur musical, le chef portugais **Nuno Coelho**.

La soirée débute avec une exécution du *Concerto pour violon N°3* de **W. A. Mozart**, que la jeune violoniste interprète avec élégance et classicisme, sans jamais forcer le trait ni brutaliser le phrasé. La sonorité est chaude et sensuelle, et le léger *vibrato* très expressif. Le premier mouvement sonne avec beaucoup de naturel et d'évidence, avec une cadence très intense, et l'*Adagio* se montre aussi chantant que poétique. Quant au *Rondo* final, irréprochable techniquement et

stylistiquement, il enthousiasme surtout pour la spontanéité et la véhémence qu'**Esther Hoppe** y introduit.

Puis la célébrissime et très attendue *Symphonie n° 5* de **Ludwig van Beethoven** occupe à elle seule la seconde partie. S'ouvrant sur le thème du Destin, omniprésent, rudement décliné sans rallentando, l'*Allegro con brio* impressionne par son énergie canalisée dans une belle progression contrastée, suivant un phrasé tranchant, tout en relief, aux accents haletants, aux attaques âpres et décisives où se singularisent cors, hautbois, cordes – et tout particulièrement d'excellentes contrebasses ! Dans l'*Andante*, cette ardente lecture de la part du jeune et talentueux chef lusitanien **Nuno Coelho** ne faiblit pas, grâce notamment à de sublimes cordes graves (altos, violoncelles, contrebasses) et de beaux contre-chants de la part de la petite harmonie. L'*Allegro* suivant, suspendu pendant un temps par une attente interrogative bien agencée, laisse bientôt éclater son énergie dans un grand *crescendo* superbement maîtrisé annonçant l'*Allegro final*, vainqueur, débordant de lumière (les cuivres...) – et que certains ont voulu rapprocher du final de *Fidelio* qui lui est contemporain, issu il est vrai de la même veine héroïque.

C'est un torrent d'applaudissements qui s'abat sur la phalange asturienne, amplement mérité, de la part d'un public totalement conquis et qui se lève comme d'un seul homme dès les dernières mesures. Et devant tant d'enthousiasme, la phalange espagnole s'est pliée volontiers au jeu du bis en lui offrant une *Danza ritual del fuego* de **Manuel De Falla** tout simplement diabolique !

Et, nous n'en doutons pas, le même succès devrait couronner les deux derniers concerts de la manifestation musicale portugaise, les 6 & 7 octobre, avec la venue de l'excellente soprano russe **Julia Muzychenko** pour un récital lyrique (le 6), puis le lendemain une exécution du fameux *Carnaval des animaux* de **Camille Saint-Saëns**, avec une pléthore de magnifiques solistes (**Filipe Pinto-Ribeiro** au piano, **Pascal Moraguès** à la

clarinette, **Amia Janicki** au violon...).

CRITIQUE, concert. BRAGANCE, Théâtre municipal, le 29 septembre 2023. MOZART / BEETHOVEN. Orchestre Symphonique de la Principauté des Asturies, Esther Hoppe (violon), Nuno Coelho (direction). Photos © Rita Carmo.

VIDEO : L'Orchestre symphonique de la Principauté des Asturies interprète la *7ème Symphonie* de Ludwig van Beethoven

CRITIQUE opéra. NICE, Opéra, le 1er oct 2023. DELIBES : Lakmé. Kathryn Lewek... Jacques Lacombe / Laurent Pelly

Propre au dernier XIXème siècle, Lakmé [1883] réactive la figure des héroïnes sacrifiées, icônes de l'opéra romantique, en particulier italien chez Bellini ou Donizetti, depuis Imogene, Norma, Lucia, sans omettre ensuite Luisa Miller et Gilda chez Verdi...

En clair toute amoureuse, à l'opéra, doit souffrir, se sacrifier et mourir. Mais Delibes dans Lakmé semble régénérer

le thème en absorbant ce que les français avant lui ont fait de mieux : la virtuosité colorature d'un soprano hallucinant comme l'Olympia d'Offenbach (Les Contes d'Hoffmann) ; des duos d'amour qui fusionnent l'intensité tendre de Gounod et le sentimentalisme fin de siècle de Massenet. Une orchestration somptueuse, laquelle s'affirme magnifiquement par exemple dans le prélude orchestral rideau baissé avant l'acte IV...

L'ORIENT FANTASMATIQUE ET SENSUEL... Delibes ajoute aussi un autre thème celui d'un orientalisme sensuel ; où l'occidental découvre aux Indes, une volupté absente dans la sphère occidentale ; la fille du Brahmane, sa beauté troublante est d'autant plus fascinante qu'elle est interdite et inaccessible ; la vierge préservée est totalement dédiée au culte de Brahma et son corps comme le lieu où elle est recluse, inviolable...

Mais le soldat anglais Gérard transgresse la loi paternelle : il viole l'enceinte sacrée, découvre la fille cachée du Prêtre Nilakantha [comme Rigoletto tient confinée sa fille Gilda bientôt découverte puis kidnappée par le Duc] : s'il est subjugué par la beauté de la fille ; «le bel « étranger » lui apprend en retour l'amour, un sentiment qui lui était interdit : croisement magnifique qui cimente ainsi pendant l'action leur union croissante ; en éprouvant un sentiment inconnu jusque là, Lakmé ouvre une porte qui lui était inconnue ; elle s'y engouffre sans hésiter : une échappée inattendue dans la prison paternelle dans laquelle elle est tenue emprisonnée [ce que Laurent Pelly démontre clairement dès le début où l'héroïne chante son premier air de dévotion... dans une immense cage mobile]. La question de la femme recluse est là aussi posée. En écartant le folklore pour s'intéresser à la réalité crue des relations en jeu, le metteur en scène agit dans la justesse.

La MISE EN SCENE de Laurent Pelly opte pour une évocation épurée d'une Inde sous l'emprise de Nilakantha, Brahmane des plus conservateurs et père despotique. Costumes, décors semblent immaculés, selon une palette blanc et or. C'est

évidemment un monde révélant peu à peu l'imaginaire personnel de Lakmé, qui passe de fille du Brahmane à femme amoureuse, combattante pour sa propre liberté. Le choc avec le soldat anglais fait implorer ce système autoritaire et offre à la jeune fille, l'occasion inespérée de s'émanciper [quitte à en payer le prix le plus fort].

NOUVELLE PRODUCTION... Dans cette nouvelle production qui ouvre la nouvelle saison lyrique 2023-2024 de l'Opéra de Nice [lequel sous la direction de Bertand Rossi, affiche nombre d'autres nouvelles productions cette saison], le charisme vocal de la soprano américaine **Kathryn Lewek** est indiscutable : et sa trajectoire au cours de la soirée, clairement comprise et exposée ; ce qui rend ce rôle si captivant aux côtés de ses redoutables défis vocaux ; sa féminité d'abord fleurie, un rien décorative en implorante et fille des dieux [ce que souligne la première scène du I] ;



Puis dans la scène du marché, le fameux air dit des clochettes de la fille du paria (acte II), Lakmé plus clairvoyante sur son état [amoureux et filiale] revendique une violence émancipatrice absente jusque là ;

Surtout dans le dernier acte, plus rayonnante et sûre, elle organise le rite d'une union éternelle en buvant la coupe d'ivoire aux côtés d'un Gérard désarmé conquis, déloyal à son pays, à son devoir et son honneur de soldat ; Lakmé réalise ce rêve amoureux qu'elle incarne avec une justesse sidérante, une détermination admirable. Couleurs, rondeur, legato, agilité, musicalité subtile... la soprano belcantiste ici déjà saluée, subjuguée par sa fragilité courageuse, la fermeté de son chant tout en délicatesse. Osons une seule petite réserve : il lui manque le relief du texte français, une intelligibilité naturelle qui l'aurait conduit à l'excellence. Mais en l'état, sa Lakmé convainc de toute façon tant elle évolue avec cohérence.

Lakmé se suicide certes mais en allant jusqu'au bout de son désir, comme Norma [et bientôt Cio Cio San / Madama Butterfly de Puccini] elle incarne un absolu féminin emblématique du fantôme romantique. En cela elle a réalisé son destin : c'est bien une icône lyrique.

À ses côtés, on relève la solidité vocale du Nilakantha de **Jean-Luc Balestra**, prêtre pétrifié dans son autorité monolithique et père manipulateur ; le sens du phrasé articulé de **Carl Ghazarossian**, subtil Hadji qui fidèle et loyal à Lakmé, est le seul de son entourage, clairvoyant sur la transformation de la jeune femme. Même relief pour les personnages anglais [Frédéric, Ellen, Rose, Mrs Betson] dont Pelly renforce le caractère comique, voire la charge grotesque et bouffe, contrastant [opportunément] avec l'intrigue sentimentale et tragique qui scelle le destin parallèle de Lakmé et Gérard.



Avouons demeurer nettement moins convaincu par le Gérald de **Thomas Bettinger**, voix puissante certes mais absente à toute finesse et qui n'a pas ce style tendre et délicatement articulé propre au personnage du soldat enamouré. Ses duos avec Lakmé sonnent trop vaillants voire martiaux, au risque du hors sujet, faisant surgir... l'intensité d'un Don José aux côtés de la belle indienne. Les airs et parties de Gérald sont

parmi les plus raffinés de l'opéra romantique français pour ténor, aussi aboutis que Gounod et Massenet, dans la veine du Nadir des pêcheurs de perles de Bizet. Dommage.

Le chœur de l'Opéra de Nice gagne peu à peu en assurance, dans la scène du marché au II ; puis au III, quand les choristes sont placés de chaque côté du plateau entourant les deux amants réunis...

Sous la direction de **Jacques Lacombe**, l'Orchestre maison s'affine en cours de soirée lui aussi, jouant de mieux en mieux [en équilibre et en détails] sur les couleurs et la magie des timbres ; les cordes encore raides au départ [ouverture] s'assouplissent de plus en plus à l'écoute, comme si elles épousaient en résonance la sensualité de Lakmé qui se libère et règne peu à peu de façon souveraine. Pour le reste, la production visuellement captive, clarifiant le monde imaginaire de Lakmé, son ardente et inextinguible aspiration au rêve et à l'amour.



CRITIQUE, opéra. NICE, le 1er octobre 2023. DELIBES : Lakmé.
Jacques Lacombe / **Laurent Pelly**. IL reste [une dernière représentation à Nice, ce soir, mardi 3 octobre 2023 à 20h.](#)
Incontournable. Photos (C) Dominique Jaussein / Opéra de Nice

distribution

Direction musicale: **Jacques Lacombe**

Mise en scène & costumes: **Laurent Pelly**

Reprise par Luc Birraux – Adaptation des dialogues: Agathe
Melinand

Décors: Camille Dugas – □Lumières: Joël Adam

□Lakmé: **Kathryn Lewek**

Gérald: Thomas Bettinger

Mallika: Majdouline Zerari

Nilakantha: Jean-Luc Ballestra

Frédéric: Guillaume Andrieux

Ellen: Lauranne Oliva

Rose: Elsa Roux Chamou

Mrs Bentson: Svetlana Lifar

Hadji: Carl Ghazarossian

Chœur de l'Opéra de Nice

Orchestre Philharmonique de Nice

**CRITIQUE, danse. PARIS,
Théâtre libre, le 14
septembre 2023. XIANZU : Le
Pavillon aux pivoines.
K.Aiping, S. Xiaming, C.
Haiyan, Z. Jingzhi... W.
Shudong / S. Lili**

« Faible et de petite vertu, j'ai offensé le Ciel. Les rebelles se sont emparés de ma capitale grâce à la trahison de mes ministres. Honteux de me présenter devant mes ancêtres, je

meurs. J'ôte mon bonnet impérial, mes cheveux épars tombent sur mon visage : que les rebelles démembrent mon corps. Mais qu'ils ne fassent point de mal à mon peuple ! »

C'est avec cette dernière déclaration que Chongzhen, le dernier empereur de la dynastie Ming a mis un terme à son règne et à sa vie le 25 avril 1644. En cédant au désespoir d'avoir perdu le contrôle de son empire, le jeune souverain a clos les quasi trois siècles d'une des dynasties les plus raffinées et glorieuses de la Chine ancienne. Désormais dans la culture populaire, la dynastie Ming s'est achevée d'une manière aussi funeste et dramatique qu'un opéra.

Le jardin des secrets



En occident il est rare d'assister à des grandes pages de l'art opératique chinois et encore moins du monument iconique de l'opéra chuanqi : **Le Pavillon aux pivoines** (c. 1598). Véritable spectacle total, il a une durée approximative de 18 heures dans son intégralité. Divisé en trois grandes parties et 56 scènes, *Le Pavillon aux pivoines* a été conçu comme une expérience artistique mêlant toutes les formes d'expression (théâtre, musique, peinture, danse et poésie). Cette merveille a été créé par le « Shakespeare chinois », **Tang Xianzu** (1550 – 1616). Cet intellectuel et homme de lettres de l'ère Ming demeure un des plus prolifiques poètes et dramaturges de la

littérature chinoise. Comble des coïncidences, il est décédé la même année que deux autres monuments des lettres : Shakespeare et Cervantes. Il est temps que Xianzu soit davantage connu en Occident.

Pour l'édition 2023 du **Festival de l'Opéra Kun**, la belle scène mythique du **Théâtre Libre** a programmé deux soirées avec quelques scènes de la première partie du *Pavillon aux pivoines*. Cette belle salle de spectacle, outre son histoire récente sous le nom de Comédia, a été le siège d'un célèbre « Caf-conc » puis Music-hall, l'Eldorado où des vedettes de l'envergure de Thérèse ou Paulus ont fait sa gloire. Désormais, sous la direction de Jean-Marc Dumontet, ce beau lieu aux lambris Art Déco, nous propose une expérience unique. En effet, les sens occidentaux habitués par une forme d'expression musicale très différente peut être décontenancé. La technique vocale kunqu est surtout placée dans les résonateurs du visage et beaucoup dans la voix de fausset soutenue évidemment pour avoir une projection efficace. Or, dès lors que l'on se laisse porter à la fois par l'histoire et le jeu des acteurs-chanteurs, on oublie l'écart culturel et l'on s'y plait à s'émouvoir par la simple expression et la poésie du texte.

Le Pavillon aux pivoines est à la fois une histoire d'amour éternelle et une critique des mœurs. L'héroïne Du Linjiang est une jeune dame de la haute société, lettrée et belle, elle demeure dans la maison familiale et se plaît à se promener dans le jardin. C'est un soir de printemps, près du Pavillon aux pivoines qu'elle s'assoupit et fait la rencontre du jeune érudit Liu Mengmei. A ce stade de la rencontre, le texte est une cascade d'allusions aux plaisirs sensuels qui rappellent la poésie précieuse du XVIIème siècle en Europe. Du Linjiang tombe éperdument amoureuse du bel érudit à tel point qu'elle craint que ce ne soit qu'un rêve d'amour, elle en tombe gravement malade et décède à la fin de la belle saison sous la lueur blafarde d'une lune de pluie. C'est au trépas de la maladie d'amour que la représentation s'est arrêtée, en sachant que dans la deuxième et la troisième partie, le jeune Liu, bien réel, revient au Pavillon et apprend la mort de son aimée, à la fin la rencontre se fera quand cette dernière reviendra à la vie sous forme d'esprit et accompagnera son amoureux pour l'éternité.

Il est des soirs où l'on voudrait que le rideau ne tombe jamais, c'est le cas de cette représentation sublime du *Pavillon aux pivoines*. La musique, les incarnations fabuleuses et débordantes d'émotion du couple principal ont ravi tous nos sens. Dans le rôle de l'héroïne, **Du Liniang**, l'actrice **Kong Aiping** est bouleversante. En sachant que chaque geste est codifié, rien qu'une seule expression de son visage nous permet d'être transis d'extase, d'amour ou de désespoir. Le Liu Mengmei de **Shi Xiaming** nous ravit par une vocalité délicate, fruitée et ciselée. Les rôles plus légers de la servante Chunxiang et de la Mère sont dévolus respectivement à **Cong Haiyan** et **Zhang Jinzhi** qui sont désopilantes et émouvantes à souhait. Nous devons aussi mentionner les autres petits personnages et les incroyables musiciens sous la direction de **Shan Lili**, leur talent tout entier nous a transporté au coeur des jardins aux mille facettes de ce monde sensuel et onirique de la Renaissance de l'Empire du Milieu. Pour nous toutes et tous, amoureux de musique et d'opéra, il est temps que nos coeurs et nos esprits voyagent vers ces contrées qui aussi ont compris que l'opéra pouvait exprimer les passions les plus fortes et les sentiments les plus purs. On retrouve en sortant dans le Paris des boulevards, les bonnes étoiles qui accompagnent sous les arbres parfumés d'un printemps éternel, l'âme amoureuse de la belle Du jusqu'à la fin du temps...

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre libre, le 14 septembre 2023.

XIANZU : Le Pavillon aux pivoines. K.Aiping, S. Xiaming, C. Haiyan, Z. Jingzhi... W. Shudong / S.Lili. Photos © Shanghai Zhangjun Kunqu Art Center

VIDEO : « Le Pavillon aux pivoines » de Xianzu au Théâtre du Châtelet

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 30 septembre 2023. BEETHOVEN / SCHUBERT. Orchestre National du Capitole de Toulouse, Marek Janowski (direction).

Pour son concert d'ouverture, l'**Orchestre National du Capitole de Toulouse** a mis les petits plats dans les grands en invitant, pour la première fois dans la Ville rose, le grand chef polonais **Marek Janowski** (83 ans !). Et c'est à un programme 100 % symphonico-germanique que le public toulousain est convié, avec une exécution de la *Première Symphonie* de **Ludwig van Beethoven** et de la *Neuvième Symphonie* de **Franz Schubert** (dite "La grande").

Et tout semble dit dès les premières mesures de l'*Adagio* inaugural : l'Orchestre National du Capitole de Toulouse – même s'il n'a pas chômé pendant l'été avec des concerts donnés au festivals de Colmar, Berlioz (La Côte Saint André), Ravel (St Jean de Luz) et Enesco (Bucarest) – est dans une forme olympique ! Sonorité, couleurs, performances individuelles des solistes (cordes et petite harmonie) se conjuguent avec bonheur dans un premier mouvement à la dynamique fougueuse, au phrasé contrasté s'appuyant sur des appuis rythmiques bien marqués (ah les timbales !...). L'*Andante* fait preuve de tout le *cantabile*, le lyrisme et la sérénité qu'il réclame, tandis que le *Menuetto* emporte l'adhésion par son relief et son agogique juste et adéquat. Enfin, le *Finale* – brillant et allègre sous la battue très précise de **Marek Janowski** – met en avant la

réactivité de l'orchestre et la précision des attaques de cordes.

Après une pause, c'est à cet autre monument symphonique que la phalange occitane s'attaque, la *Neuvième Symphonie* de Schubert, écrite entre 1825 et 1826 et créée en mars 1839 au Gewandhaus de Leipzig sous la direction de Félix Mendelssohn. Sous la baguette du chef polonais, l'orchestre affirme une énergie triomphale et une vitalité qui emporte tous les auditeurs d'une **Halle aux grains** remplie jusqu'aux derniers rangs des étages latéraux. L'ONCT se montre majestueux en ouverture de l'*Allegretto*, avec le mœlleux des cors, le velouté du hautbois, la subtilité de tous les vents. Le *Scherzo* est conduit avec une dynamique de contrastes qui éclate dans les magnifiques couleurs et sonorités des cordes et des vents : les rythmes et l'ampleur que l'orchestre donne à l'ouvrage schubertien irradient. Et la pulsation intense et profonde d'humanité imprimée par Janowski nous emporte jusqu'à l'embrasement fantastique d'un des plus beaux *Finale* de l'histoire de la musique. En fin connaisseur, le public toulousain ne s'y trompe pas et lui fait un triomphe... de même que les instrumentistes visiblement sous le charme également !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 30 septembre 2023. BEETHOVEN : Première Symphonie ; SCHUBERT : Neuvième Symphonie. Orchestre National du Théâtre du Capitole, Marek Janowski (direction). Photo (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Marek Janowski dirige la 9ème Symphonie de Schubert (Dresde, 2020)

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Couvent des Jacobins, le 26 septembre 2023. KABELAC, JANACEK, SMETANA. Jan BARTOS (piano).

Piano aux Jacobins a fait découvrir en première audition française un pianiste rare et précieux. **Jan Bartos** vient offrir au public trois pages majeur de la musique de son pays. Originaire de Prague il propose en début de concert les *Huits préludes* de **Miloslav Kabelac**. Ce compositeur inconnu en France a porté haut dans son pays un art musical varié. Symphonies, musique de chambre, musique de piano, musique religieuse il a abordé avec grand succès tous les genres. Ces *Huit préludes* demandent au pianiste des moyens techniques considérables et une grande force expressive. Jan Bartos avec une énergie magnifique en offre une interprétation charpentée et très nuancée. Les couleurs sont vives, les nuances très creusées entre *pianissimi* diaphanes et *fortissimi* telluriques. C'est un magnifique piano extraverti et puissant. Puis avec la *Sonate 1 X 1905* de **Leos Janacek**, c'est le drame, l'angoisse et la mort qui s'invitent. Jan Bartos avec une concentration extrême offre cette musique comme si sa vie en dépendait. Les prémonitions du premier mouvement avec des couleurs subtilement éclairées distillent une angoisse sourde. Puis le drame de la mort explose et nous terrasse. C'est vraiment avec une force dramatique peu commune que Jan Bartos nous interprète cette sonate : il y met comme une revendication. L'hommage de Janacek à cet ouvrier Frantisek Pavlik, jeune victime de la tyrannie d'état, semble vivifié par cet

interprète si engagé. La dernière œuvre au programme, toujours tchèque, détend l'ambiance avec des partitions très subtiles de **Bedrich Smetana**. *Dreams* permet au pianiste d'utiliser des touches plus subtils avec une grande variété de nuances. C'est vraiment très poétique et très beau.

Ce programme concentré sur la musique tchèque permet à Jan Bartos de démontrer de magnifiques qualités. Cet artiste encore inconnu en France – et que sa carrière internationale va bientôt conduire aux États-Unis – est un nom à retenir. Une telle hauteur de vue, un tel engagement sont des qualités aussi rares que précieuses. Le public applaudit généreusement et obtient un beau bis : un extrait de *Sur un sentier herbeux* de Janacek.

Un grand merci à **Catherine d'Argoubet** de nous avoir fait découvrir Jan Bartos, un artiste considérable !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, 44ème Festival Piano aux Jacobins / Cloître des Jacobins, le 26 septembre 2023. Miloslav Kabelac (1908-1979) : Huits Préludes op.30 ; Leos Janacek (1854-1928) : Sonate 1 X 1905 en mi bémol mineur ; Bedrich Smetana (1824-1884) : *Dreams*. Jan Bartos, piano. Photo (c) Piano aux Jacobins.

VIDEO : Jan Bartos joue « Réminiscence » de Leos Janacek

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, Opéra des Margraves, le 7 septembre 2023. HAENDEL : Flavio, Re de' Longobardi. M. E. Cencic, J. Lezhneva, R. Brès-Feuillet... M. E. Cencic / B. Bayl.

Il est des lieux aux énergies uniques et qui marquent durablement le monde des arts et du sensible. Bayreuth est surtout la cité de Wagner, le *Walhalla* iconique des amoureux des *Leitmotiv* et des harmonies monumentales. Cependant la jolie ville des Margraves est un véritable décor de carte postale aux façades baroques au cœur des vallons de Franconie. Outre le *Festspielhaus* wagnérien, Bayreuth est le siège d'une petite merveille : le **Théâtre Margravial**. Une des très rares salles baroques signée par Galli-Bibiena toujours en usage, ce théâtre a une acoustique parfaite et un décor à couper le souffle. Sous le plafond peint digne du Musée du Louvre et les stucs dorés à la feuille, le spectacle ne s'arrête pas avec la dernière note de musique ou le rideau qui tombe.

Feux de l'amour et du hasard



Désaffecté pendant des décennies et utilisé ça et là pour des concerts et représentations, le Théâtre des Margraves n'a pas connu de une saison régulière d'importance et a figuré comme un lieu de patrimoine muet sous l'abattage de la célébration wagnérienne. Or ce lieu, classé au Patrimoine Mondial de l'UNESCO, a été le cœur de la création de la margravine Wilhelmine de Brandebourg, fille du roi-sergent et sœur préférée du grand Frédéric II de Prusse. Outre des mémoires picantes et spirituels, Wilhelmine nous a laissé une grande production musicale qui est toujours en attente de représentation intégrale.

Grâce à la vision commune de **Max-Emmanuel Cencic** et de **Georg Lang**, le théâtre curial de Bayreuth revient à son répertoire dans une énergie renouvelée. Ensemble ils ont créé le **Festival Baroque de Bayreuth** pour continuer le grand dessein de restitution du répertoire de l'opéra baroque que leur compagnie Parnassus Arts poursuit brillamment depuis des années.

En 2023, outre des récitals et un *Orfeo* de Monteverdi, la scène margraviale a vu une nouvelle production d'un opéra assez méconnu de **Georg Friedrich Haendel** : *Flavio, rè de'*

Longobardi. Créé à Londres en 1723, cet opéra (en principe l'un des plus courts de Haendel) est un savant mélange de situations sarcastiques et des grandes pages du *Cid* de Corneille. La scène de la confrontation des pères, le célèbre « *Rodrigue as-tu du coeur?* » et le dilemme de Chimène y sont dans le livret de *Flavio*. Cet opéra qui précède de deux ans *Rodelinda* est centré sur son fils, Flavio, ce qui est encore une curiosité dans la production des opéras baroques.

Pour ce troisième centenaire de la création de *Flavio*, **Max-Emmanuel Cencic** s'est entouré d'une distribution internationale et de très haute volée. Dans l'équivalent de Rodrigue, Cencic déploie tout son talent musical et dramatique dans le rôle de Guido. Par ailleurs, il conçoit la mise-en-scène avec une touche très baroque qui rappelle à la fois *Atys* de Jean-Marie Villégier et *The Favourite*, film primé de Yorgos Lanthimos. Les changements se déroulent à vue du décor unique, qui, tel un panorama, se plie et se déplie pour représenter des salons, des chambres et des belvédères. Malgré l'intérêt dramatique et technique de ces panneaux et des changements de mobilier qui les accompagnent, l'opéra s'est vu allongé d'au moins une heure et demie par des pages instrumentales qui n'ajoutaient rien à l'intrigue. On se pose la question sur l'utilité des rôles muets et notamment un maître de cérémonie qui ponctuait les changements de décor. Les situations, même humoristiques sont souvent exagérées et portées vers l'hystérie. L'oeuvre, malheureusement en souffre par ce manque de subtilité dans les contrastes entre l'intrigue comique et le mélodrame.

Sur le plateau, malgré les contraintes dues à la mise-en-scène, la distribution dans l'ensemble est équilibrée et brillante. **Max-Emmanuel Cencic** dans le rôle de Guido nous montre encore une fois combien sa tessiture est riche et prompte à l'émotion. On aime à l'entendre à la fois dans la virtuosité des cadences ciselées et les lamenti envoûtants. Dans le rôle titre, **Rémy Brès-Feuillet** incarne un Flavio excentrique et lubrique. Une sorte de prince débauché du bon plaisir. Outre des qualités vocales exceptionnelles et un timbre riche dans sa complexité, Remy Brès est inénarrable dans son jeu, une performance à marquer d'une pierre blanche.

Julia Lezhneva est l'Emilia rêvée. Le timbre fruité et agile, l'inventivité inépuisable dans les *da capo* et des prouesses

théâtrales nous ont ravi amplement. Seulement, quelques cadences dont les longueurs nous perdaient parfois dans des variations nous évoquent des réserves, très très légères vu le grand talent de cette interprète idéale pour les rôles de Cuzzoni. Amoureux transi et trahi, **Yuriy Minenko** nous ravit dans le rôle de Vitige. Si la mise en scène l'a relégué au rôle de petit courtisan/valet de chambre, son interprétation a été mémorable et sans accroc. Le timbre est de toute beauté, les ornements élégants et les cadences d'une grande intelligence musicale et d'un raffinement hors pair. Nous espérons très bientôt l'entendre dans des récitals sur nos scènes françaises.

Sreten Manojlovic a été une révélation lors de la finale du Concours Cesti d'Innsbruck en 2020. Il s'est révélé très vite un des meilleurs chanteurs de sa génération. Dans le rôle néfaste de Lotario, équivalent de Don Gomès, Sreten Manojlovic déploie une tessiture aux graves veloutés mâtinés d'une richesse chromatique dosée avec panache et élégance. Comédien de grand talent, nous avons apprécié son interprétation de bout en bout. La Teodora de feu de **Monika Jägerová** nous ravit avec une belle diction, des très belles couleurs notamment dans le registre grave. Dommage que son « *Che colpa e la mia* » soit dans un *tempo* trop rapide. Seule réserve de la soirée, l'Ugone quelque peu en retrait de **Fabio Trümpy**.

Assurément la palme absolue revient aux extraordinaires musiciens de **Concerto Köln** et au chef **Benjamin Bayl**. Malgré quelques *tempi* hors de propos ou même hors sujet, la direction de maestro Bayl est équilibrée dans les timbres et les intentions. L'orchestre se donne à cœur joie dans la justesse et une cascade de couleurs déployés à la perfection.

Si la fumée des non-dits annonce le feu des passions, alors ce soir *Flavio* a incendié la nuit de Bayreuth comme le feu purificateur qui consuma Brünnhilde et son amour. Longue vie à Bayreuth et longue vie au baroque !

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, Opéra des Margraves, le 7 septembre 2023. HAENDEL : Flavio, Re de' Longobardi. M. E. Cencic, J. Lezhneva, R. Brès-Feuillet... M. E. Cencic / B. Bayl. Photos (c) Clemens Manser.

VIDEO : « Flavio, Re de' Loongobardi » de Haendel au Bayreuth Baroque Festival

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 24 septembre 2023. M. MORIN / X. XIN / C. PITE. Ballet de l'Opéra National de Paris.

Nous sommes au **Palais Garnier** pour un programme de danse contemporaine exclusivement féminin ! Au retour du surprenant ballet *The Seasons' Canon* de **Crystal Pite** se joignent deux créations très fortement attendues : *The Last Call* de **Marion Motin**, chorégraphe venue du monde du hip-hop et de la pop, ainsi que *Horizon* de **Xie Xin**, première chorégraphe chinoise invitée à l'**Opéra national de Paris**. Une rentrée prometteuse du ballet !

Rentrée singulière, plaisirs partagés

Le programme originalement conçu par l'ancienne Directrice de la Danse, **Aurélie Dupont**, a le mérite de montrer, d'emblée, la diversité du répertoire du ballet de l'Opéra. Les trois œuvres font appel au corps de ballet, exclusivement ; les danseurs pour les deux créations ont été, comme d'habitude, sélectionnés par les chorégraphes. Leurs choix correspondent bien aux ambiances qu'elles souhaitent créer pour la somptueuse scène du Palais Garnier. Les langages chorégraphiques ne sont pas en opposition, mais on constate

l'immense espace qui sépare les styles de **Marion Motin** et de **Xie Xin**, dans leurs débuts à la « Grande Boutique ». Ce n'est presque pas une distance spatiale, elle est aussi dimensionnelle en effet. Développons...



The Last Call est un ballet de 30 minutes pour 16 danseurs, sur une excellente conception musicale originale de **Micka Luna**. S'il n'est pas narratif, il n'est pas entièrement abstrait non plus. Marion Motin dit qu'elle aime proposer des univers avec une histoire, bien qu'on n'aille pas forcément la comprendre, l'histoire. Il y a deux personnages nommés, La mort interprété par **Axel Ibot**, tout de noir vêtu, et Le vivant d'**Alexandre Boccara**, en jeans et en marcel. Au tout début du ballet ce dernier vient sur une scène peu éclairée pour répondre l'appel d'une cabine téléphonique d'un autre temps, mais curieusement d'apparence futuriste en même temps. Il a forcément entendu quelque chose de bouleversant, ce qui lui

inspire un mini-solo désespéré très expressif, voire expressionniste et torturé, superbement interprété. Nous ne savons pas si la suite est du théâtre dansé ou un enchaînement de mouvements, parfois, stylisés. Absolument tout est là pour marquer l'auditoire, et c'est franchement et fraîchement cohérent : les impressionnants décors de la chorégraphe, avec la scénographie de **Camille Dugas** ; les surprenantes lumières de **Judith Leray** (mi-futuriste, mi-rétro), les costumes d'**Arthur Avellano** (latex et cuirs, parfois fluo)... C'est une œuvre de grande allure (même si légèrement post-apocalyptique dans les bords), qui met en valeur les physiques des danseurs, avec une musique dont la pulsation constante et évolutive ne peut pas laisser indifférent. Voir nos danseurs préférés s'exprimer dans ce style d'influence urbaine et pop est en soi un spectacle qu'on voit peu, ça fait plaisir, mais c'est fugace. En tout cas par rapport à la danse. Les moments de groupe (presque la totalité) sont intéressants, plus par la maîtrise que par l'abandon, mais nous avons l'impression d'avoir assisté à un enchaînement de mouvements plus ou moins référentiels de la culture pop, un peu de Fosse, un peu de hip-hop, avec un travail des mains qu'on trouve curieux... Chorégraphié modestement, le ballet est néanmoins bien reçu par le public, quelque peu fasciné par la singularité étrangement familière de la création.

Deux salles, deux ambiances

Après un précipité un peu long en raison des différences techniques évidentes des productions vient la création de **Xie Xin**, *Horizon*, pour 9 danseurs, sur une musique originale de **Sylvian Wang**. Le sublime décor signé **Hu Yanjun** (avec les incroyables lumières de **Gao Jie**) est comme un tableau vivant vapoureux, illustrant des cascades de brume infinies et en

constante transformation. Xie Xin nous dit que son esthétique « tend » vers l'abstraction, et que cette création parle de « *soleil qui se lève, puis se couche, comme un sentiment circulaire ; les gens qui entrent dans nos vies, et puis qui s'en vont...* ». Les costumes transparents et flottants de **Li Kun** participent à l'ambiance générale qui a, entre autres, ce mérite insolite d'être à la fois organique et onirique. La chorégraphie est une exploration constante des lignes, plus dans l'aspect d'une matière vivante et fluide que dans une quelconque pureté rigide. L'espace, qui ne change pas vraiment mais qui se transforme devant nos yeux, n'est plus du tout un plateau, et les danseurs, par la force de leur implication et de leurs talents, ne sont presque plus des danseurs. Et pourtant, ils y dansent ! Dans toute cette danse liquide et parfois délicate, des personnalités et des personnes se révèlent, en solo, en duo, en trio, en quatuor, tous ensemble ou non. Comme un songe d'un temps sans fin ni commencement. Dans cette création si spéciale à nos yeux, les danseurs dans leurs interprétations sont à la fois dans l'abandon et dans la rigueur. **Takeru Coste** campe un solo merveilleux où son corps en mouvement se confond avec la brume ; **Marion Gautier de Charnacé** est rayonnante et grave en même temps ; **Nine Seropian** brille d'un brio presque menaçant... Avec les 9 danseurs en mouvement constant, nous n'avons pas vu passer les 30 minutes du ballet ! Ces 9 personnes entrées sur scène discrètement maintenant s'en vont, mais non sans recevoir avant leur départ une avalanche de bravos et d'applaudissements !

Pour clore, le retour attendu de *The Seasons' Canon* de **Crystal Pite** ! Peut-être une des nouvelles œuvres-phares contemporaines de l'Opéra, le ballet est tout aussi saisissant qu'il y a 7 ans ; avec son atmosphère étrange, un aspect tribal transfiguré, ces 54 costumes identiques, curieusement tâchés de turquoise, ces amibes et mille-pattes en mouvement, sur les célèbres *Quatre Saisons* de Vivaldi revisitées par le

compositeur **Max Richter**. Logiquement, il n'y a plus le choc esthétique que nous avons eu à la création, mais il y a (et c'est encore mieux) de jolies mises en avant, voire des améliorations. Nous pensons à l'excellente interprétation de **Laure-Adélaïde Boucaud** et surtout et notamment à celle de **Jack Gasztowtt**, tellement virtuose.

Un programme contemporain pour tous les goûts au final, avec deux créations insolites qui méritent d'être vues et revues, pour différentes raisons. Un moment fort, stupéfiant !

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 24 septembre 2023. M. MORIN / X. XIN / C. PITE. Ballet de l'Opéra National de Paris. A l'affiche du Palais Garnier, jusqu'au 12 octobre 2023. Photos (c) Julien Benhamou.

VIDEO : Extrait de « The Seasons' Canon » de Crystal Pite par le Ballet de l'Opéra National de Paris.